



CIMETIÈRES BRETONS

par M^{me} Marie DROÛART

La pensée de la mort, familière aux Bretons, n'a jamais laissé trace de craintes dans leur âme croyante. Le trépas n'est-il pas le passage nécessaire à une vie heureuse, éternellement?

Les êtres chéris qui s'en sont allés devant, participent encore à la vie terrestre, par la protection évidente qu'ils accordent aux leurs. Les murs de pierre qui clôturent leur nouveau domaine sont si bas, parfois, qu'ils peuvent toujours suivre les rites quotidiens des travaux des vivants et, comme l'écrivait si joliment mon amie Madeleine Desroseaux : « Ils voient encore pousser le blé noir dans leurs champs, mûrir les pommes de leurs vergers, paître leurs troupeaux. »

Les petits cimetières dont les tombes se pressent autour de l'église ou près du vieux calvaire, soigneusement entretenues, à longueur d'années, par de pieuses mains de femmes, se parent, dès l'approche de la Toussaint, des fleurs de la saison, de gros coquillages et de sable frais.

Combien de cimetières bretons n'ai-je pas visités, au hasard de mes randonnées à travers le haut et le bas pays? Je les revois, à cette heure de douce intimité avec les défunts de notre race.

Combien d'heures d'après-midis ensoleillés ou brumeux, ne leur ai-je pas consacrés, assise, parmi eux, sur une vieille stèle de granit doré ou d'ardoise sombre, ornée de sobres dessins celtiques, aux inscriptions à peine visibles : cimetières du Léon ou des monts d'Ar-

rée, de Cornouaille et du pays bigouden, du Vannetais, du Vitréais ou du Penthievre.

Je les évoque avec amour, les clairs et chers petits cimetières, où dorment tant de générations de Bretons après avoir bien peiné, bien souffert, en ce monde, à l'heure où tinte le glas des morts.

OUessant.

D'un calme religieux, mais, si ensoleillé, le cimetière d'Ouessant ignore la tristesse des tombes abandonnées, les croix verdies qui penchent, les couronnes qui s'éliment perle à perle, les plantes souffreteuses qui se dessèchent. La nature, elle-même, y prend soin de ceux qui ne sont plus.

De hauts palmiers, des dracénas aigus, quelques grands ormes, font du champ de repos, un coin charmant où s'assemblent et pépient tous les oiseaux de l'île.

Au centre des allées funèbres se dresse un petit mausolée simple et impressionnant où un seul mot se lit : « Hélas ! »

C'est la tombe aux proellas (petites croix de cire ou d'osier, qui représentent les restes des disparus), où viennent pleurer les mères, les veuves ou les promises des marins périssés en mer.

Les Ouessantines aux longs cheveux, sous la coiffe de dentelle ou le béguin noir, sont venues procéder aux derniers rangements. La sépulture des étrangers comme celle de leurs proches, recevra les fleurs et les prières d'une population croyante, courageuse et bonne.

AUTRES LIEUX.

Et il en sera de même dans tous les cimetières de nos côtes bretonnes : de Douarnenez, de Tréboul, d'Audierne, de Fouesnant, où, parmi les laboureurs et les

pêcheurs, dort le barde Jos Parker, dans ceux de Guilvinec, de Lanester ou de Pléneuf.

Les tombes, entourées de larges coquilles Saint-Jacques, emblèmes des pèlerins de ce monde, seront couvertes de feuillages et de fleurs. Dans les allées, finement tapissées du sable de la mer, reflétant, aux derniers rayons du soleil précédant les mois noirs, des multitudes de gouttes de lumière, défileront lentement, jusqu'aux approches de la nuit, le chapelet aux doigts, des femmes en coiffes de deuil : Léonardes, Cornouaillaises, Bigoudennes, Vannetaises, filles du Penthievre et du pays malouin.

Feront écho à leurs prières récitées, pour la plupart, dans la langue des aïeux, celles des femmes visitant les morts des cimetières terriens de la montagne; celui à deux étages de Brasparts, aux tombeaux noirs, élevés, creusés au pied, en demi-sphère ou bien dont un vase encastré contient l'eau bénite que viennent boire les oiseaux.

Ceux de Landivisiau, au centre des allées duquel s'élève la plus magnifique chapelle funéraire qui se puisse voir; de Commana, Lannedern, Loqueffret, Pleyben, Lochrist, dont le sommeil des morts n'est troublé que par le vent qui siffle dans les branches des sapins, le bruit des *boutous coat* (sabots) sur les chemins rocaillieux, ou du grincement des chars-à-bancs les jours de foire.

PONT-CROIX.

Plus précise se fait, pour moi, l'image du calme petit cimetière de Pont-Croix, aux attirants horizons, qui se perdent, par-delà les collines vertes jusqu'aux pointes du Raz et du Van, à la baie des Trépassés, d'où monte, certaines nuits, le carillon des cloches pour les morts de la ville d'Is. Je les ai entendues, moi aussi, un matin de tempête, où la mer écumait, le long des brisants : le grave bourdon d'une cathédrale disparue au temps de saint Gwénolé, accompagnant la plainte des cloches

argentines et les soupirs déchirants d'une foule invisible de fantômes.

Nombreux sont les tombeaux aux dalles de granit ou de schiste noir. Parfois, cette dalle se pose simplement sur deux blocs de pierre, dolmen modernisé des Celtes d'aujourd'hui.

Tout en haut du village des morts s'élève un monument énorme, incompréhensible, maison? ou citadelle? Bloc d'architecture arrondi au sommet, long de plusieurs pieds, sans ouverture; il porte, à l'orient, un nom : « Ambrosine Riou »; au couchant, une inscription déchiffrée avec peine :

*Seigneur, écoutez ma voix et mes cris,
Soyez mon secours, ne m'abandonnez pas,
Ne me rejetez pas.*

A Dieu! Mère du Sauveur, intercédez pour nous.

Longtemps j'ai médité devant cette dernière supplication d'une pauvre âme, à quelques jours de la Toussaint. Médité sur la toute-puissance de l'amour, don de Dieu, sur la mort, sur la beauté de la confiance, la grandeur de la miséricorde, la vanité de la justice humaine.

J'ai gémi sur le mal qui est en nous, cette folie qui paralyse nos plus beaux efforts, nos plus grandes tentatives d'envolées, qui, malgré notre volonté, nous pousse à faire souffrir ceux que nous aimons le plus, et Dieu lui-même?...